Théologie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **12 (1879)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BULLETIN*

THÉOLOGIE

J. Keller. — Esquisse d'une introduction historique a la Bible [1].

Nous avons éprouvé un singulier plaisir à lire cet ouvrage, l'un des meilleurs, sans contredit, en son genre. Il rentre dans la catégorie de ce que les pédagogues allemands appellent la *Bibelkunde* (bibliologie), genre de littérature à peine connu chez nous, et dont le besoin devrait, semble-t-il, se faire sentir parmi nous non moins que chez nos coreligionnaires de langue allemande.

Nous possédons un assez grand choix de manuels d'instruction religieuse à l'usage des catéchumènes et divers essais plus ou moins réussis d'histoire biblique. Nous avons aussi, quoique en plus petit nombre, des commentaires pratiques et soi-disant populaires sur la Bible ou quelques-unes de ses principales parties. Mais ce qui nous manque, ce sont les ouvrages propres à « introduire » les élèves de nos établissements d'instruction supérieure, et en général les laïques cultivés, à une étude intelligente et réfléchie de la Bible. Lacune excessivement fâcheuse, qui peut avoir et qui a eu des conséquences déplorables. D'où viennent, dans la classe qui se dit instruite, cette indifférence pour la religion,

* Tous les ouvrages allemands de théologie et de philosophie annoncés dans le *Bulletin* se trouvent à la librairie C. Detloff, à Bâle.

[1] *Grundriss einer historischen Einleitung in die Bibel*, für höhere Bildungsanstalten und zur Selbstbelehrung, von J. Keller, Rector. — 2e édition, avec une carte de la Palestine. — Aarau, Sauerländer, 1878, 271 pag. in-8.

dont on se plaint avec raison, cet abandon toujours plus général de la Bible, ces préjugés aussi sots que tenaces sur le compte des Livres saints, et d'autre part, chez nombre de ceux qui les lisent, tantôt cette répugnance, avouée ou inavouée, pour plusieurs d'entre ces livres, tantôt ces idées mesquines, étroites, naïves dans le sens le moins favorable du mot, qu'on s'étonne de rencontrer chez des esprits d'ailleurs cultivés? La vraie cause, dans bien des cas, ne faut-il pas la chercher précisément dans l'absence d'une « introduction historique » à la lecture de la Bible? L'expérience prouve que pour ceux qui sont appelés à pousser leurs études au delà de l'enseignement primaire et secondaire, l'instruction catéchétique, quelque bien donnée qu'elle soit, ne saurait suffire. Il est des questions que le catéchiste ne peut ni ne doit aborder, sous peine de faire aux enfants plus de mal que de bien, mais qu'il faudrait avoir le moyen et l'occasion de traiter avec des élèves plus avancés. Il est des besoins intellectuels que l'enfance ne connaît pas encore, mais qui ne tardent pas à s'éveiller dans tout esprit bien fait ; le besoin, en particulier, de mettre ses conceptions religieuses en harmonie avec les connaissances variées qu'il acquiert dans le cours des études, avec les horizons nouveaux que lui ouvrent les sciences historiques et naturelles. Ce besoin. loin de le comprimer, il faut le satisfaire. Quoi de plus intolérable, à la longue, que l'état d'un esprit, — et il n'y en a que trop dans ce cas, — où la théologie rudimentaire et enfantine de l'ancien catéchumène cohabite avec la culture scientifique et littéraire de l'homme fait ! Tôt ou tard, une crise se produit, mais, la funeste confusion entre la théologie et la religion aidant, c'est, hélas ! le plus souvent au détriment de la foi et de la vie religieuse que l'unité s'établit dans la pensée. Un des moyens les plus efficaces pour prévenir cette crise, pour la faire tourner au profit de la vie religieuse, c'est de fournir au jeune homme un guide qui puisse lui aider à s'orienter, qui surtout lui apprenne à envisager les documents de la révélation à un point de vue vraiment historique.

C'est une tâche délicate que celle de rédiger un manuel qui soit apte à remplir une pareille mission. Si la composition d'un bon catéchisme est une œuvre d'une difficulté proverbiale, où peu d'hommes peuvent se flatter de réussir, celle d'un manuel

d'introduction n'est guère plus facile. Il y faut autant de tact et d'expérience pédagogique, et peut-être plus de science. Il faut une réunion de qualités de forme et de fond qui ne se rencontre pas chez le premier venu. Savoir faire un choix judicieux parmi l'abondance des matières isagogiques et archéologiques et parmi des opinions parfois diamétralement opposées ; bannir toute érudition inutile, comme aussi toute théorie critique plus ingénieuse que solide ; donner une idée aussi exacte et complète que possible des circonstances historiques au milieu desquelles les différents livres ont pris naissance, de leur contenu, de leur valeur religieuse, de leur caractère littéraire, mais en évitant les longueurs ; être objectif sans froideur, concis sans sécheresse ; unir l'indépendance d'esprit à un amour respectueux pour le saint Livre; édifier en instruisant, sans tomber dans ce qu'on appelle communément, et trop souvent mal à propos, le langage de l'édification ; enfin, tout en montrant que rien de ce qui est humain n'est étranger à la Bible, produire dans l'âme du lecteur l'impression, et si possible la conviction, que l'Ecriture est d'autant plus divine qu'elle est plus humaine, voilà quelques-unes des conditions essentielles qu'un pareil ouvrage doit aspirer à remplir.

L'auteur de l'*Esquisse* que nous annonçons nous paraît avoir été plus heureux que la plupart de ses devanciers à nous connus dans la poursuite de cet idéal. Les hommes de parti, à droite et à gauche, ne seront peut-être pas de cet avis. « Il y a trop de critique, » diront les uns ; « pas assez, » s'écrieront les autres. Mais ce n'était pas de faire les affaires d'un parti qu'il s'agissait. Aux premiers, l'honorable recteur d'Aarau répondrait sans doute qu'il y a, en matière de critique biblique, des vérités acquises qu'on n'a pas le droit de laisser ignorer aux lecteurs qu'il avait en vue. Et aux seconds il rappelle avec raison, dans son avant-propos, la parole d'Horace: *Nec scire fas est omnia.* La sobriété dans les questions de critique (voyez par exemple ce qu'il dit des Evangiles) est précisément, à nos yeux, un des grands mérites de ce manuel. Mais ce n'en est pas le seul. Bien qu'il soit le fruit de l'enseignement dans une école et qu'il s'adresse en première ligne aux élèves des écoles supérieures de l'un et de l'autre sexe,

il n'a absolument rien de la sécheresse qui caractérise en général les manuels d'école. Le style est plein de sève et de couleur ; on sent que l'écrivain est porté par son sujet, et que l'esprit que la Bible respire l'a pénétré de son souffle. Parmi les morceaux qui méritent une mention spéciale, nous signalerons les paragraphes relatifs à la poésie hébraïque, dont l'auteur cherche à faire saisir les traits distinctifs au moyen de rapprochements fournis par la poésie allemande, et ceux qui traitent de la personne de l'apôtre Paul et de ses quatre « grandes » épîtres. Dans des pages comme celles-là, le sens littéraire et historique trouve sa satisfaction non moins que le sentiment religieux. Presque chaque paragraphe est précédé d'un *motto* tiré de quelque auteur ancien ou moderne. Ces épigraphes ne jouent pas simplement « le rôle de la fleur des bois, servant à décorer un chapeau de couleur sombre, » elles ont en général pour but d'indiquer l'élément d'édification que renferme le paragraphe en question, « élément qui n'est pas plus à dédaigner quand il s'agit d'isagogique biblique que l'élément lyrique ne l'est en matière de poésie, ou le cœur quand il est question de l'homme. »

Ce qui augmente le prix de cette « introduction, » c'est qu'elle ne se borne pas à donner l'histoire littéraire de la Bible. L'auteur débute par une description fort bien réussie de la Palestine, en une vingtaine de pages. De plus, il a inséré çà et là, par manière tantôt de digression, tantôt de transition, d'utiles renseignements historiques et archéologiques. Ainsi, à propos de l'Exode et du Lévitique, il dira quelques mots du tabernacle, des sacrifices et des fêtes ; à propos des Chroniques, il y a deux ou trois pages sur le temple de Jérusalem et sur les poids, les mesures et l'argent en usage chez les Israélites ; ailleurs, pour relier l'Ancien Testament au Nouveau, un coup d'œil sur les prophéties messianiques. De même, dans la partie consacrée au Nouveau Testament, nous rencontrons des paragraphes spéciaux sur les pharisiens, les sadducéens et les esséniens, et sur la constitution de l'Eglise apostolique, ce dernier formant la transition des livres historiques aux épîtres. Le volume se termine par des échantillons de diverses traductions de la Bible en allemand, en commençant par Vulfilas (IVe siècle) et en finissant par Weizsæcker (1875). N'oublions pas

non plus les tables chronologiques, ainsi que la bonne petite carte de la Palestine par Berghaus.

Nous ne pouvons que féliciter les établissements d'instruction supérieure où ce manuel est en usage, et nous appelons de nos vœux le jour où non seulement nous serons dotés d'un ouvrage analogue, mais où notre public français comprendra le prix d'un pareil guide. H. VUILLEUMIER.

GESENIUS. — GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE REMANIÉE PAR E. KAUTZSCH [1].

On ne sera pas surpris de nous voir accorder ici une place à un ouvrage de cette nature. Notre *Revue* n'est pas une revue de philologie et de linguistique, mais il n'est aucun de nos lecteurs qui ne reconnaisse la grande part de vérité que renferme le classique adage de Mélanchthon : *Non intelligitur S. Scriptura theologice nisi prius intelligatur grammatice.* Il semble que l'on comprenne mieux, de nos jours, tout le tort qu'a fait à la théologie française de notre siècle la négligence trop générale des études exégétiques et le dédain de la grammaire. Au surplus, parler de Gesenius à nos lecteurs, ce n'est pas leur parler d'un inconnu. Pour plusieurs il est déjà une vieille et bonne connaissance et, — ceci soit dit sans méconnaître les services rendus par les manuels, aujourd'hui décidément dépassés, de Preiswerk, de Bonifas et d'autres, — on a tout lieu d'espérer que le nombre de ceux qui le connaissent et le pratiquent ira sans cesse en augmentant.

Publiée pour la première fois en 1813, rééditée douze fois par son auteur, revue, ensuite, et rajeunie, dans huit éditions successives, à partir de 1845, par un des disciples les plus distingués de Gesenius, l'orientaliste E. Rœdiger de Berlin, cette doyenne des grammaires hébraïques actuellement en usage vient de subir une nouvelle métamorphose par les soins de M. E. Kautzsch, profes-

[1] *Wilhelm Gesenius' hebräische Grammatik, nach E. Rödiger völlig umgearbeitet und herausgegeben von E. Kautzsch,* Theol. et Phil. Doct., ord. Prof. der Theol. an der Universität zu Basel. 22e Auflage. Mit einer Schrifttafel von Dr J. Euting. — Leipzig, F. C. W. Vogel, 1878. — x et 370 pag. in-8.

seur de théologie dans la cité des Buxtorf. Elle ne pouvait tomber entre de meilleures mains. M. Kautzsch a été formé à une école dont la réputation est dès longtemps établie en fait de solidité et d'exactitude philologiques, et une pratique assez longue déjà de l'enseignement lui a appris à faire une saine et fructueuse application de la science acquise sous l'impulsion de M. Fleischer, l'éminent sémitiste de Leipzig. Si l'on a pu reprocher au prudent Rœdiger de n'avoir pas, dans ses dernières éditions, tenu un compte suffisant des progrès réalisés dans les domaines de la linguistique et de l'herméneutique, personne, pensons-nous, ne songera à renouveler ce reproche à propos de la vingt-deuxième édition.

Le cadre, il est vrai, n'a pas été modifié; un changement à cet égard, bien que désirable pour éviter certaines répétitions, aurait entraîné, au point de vue pratique, de trop grands inconvénients. La numérotation des paragraphes est donc demeurée la même. De plus, le nouvel éditeur n'a pas cru devoir abandonner la méthode essentiellement *empirique* de Gesenius-Rœdiger pour y substituer le système dit *rationnel*. En cela, il a agi sagement. Au point de vue purement scientifique, ce dernier peut être préférable; il fait mieux saisir la nature intime et les évolutions de la langue et met mieux en relief tout ce qu'il y a en elle, à la fois, de haute philosophie et de poésie puissante. Mais l'hypothèse y joue encore un rôle trop prépondérant, et l'expérience a démontré qu'au point de vue didactique cette méthode ne vaut pas l'autre. Dans la pratique, — et c'est elle qu'il fallait avoir tout d'abord en vue, — les phénomènes linguistiques comme tels devront toujours être mis au premier plan, ce qui n'exclut pas, tant s'en faut, en seconde ligne, l'explication rationnelle de ces phénomènes, pour autant qu'il est possible et utile de la donner.

Mais tout en respectant ainsi le plan et les principes généraux de ses devanciers, M. Kautzsch a entièrement renouvelé leur ouvrage pour le mettre au niveau de la philologie et de l'exégèse actuelles. Beaucoup de règles sont formulées d'une manière plus claire, plus correcte et plus précise. Une attention scrupuleuse a été vouée aux récents travaux de Bær, de Frensdorff, de Strack, ayant pour objet la reproduction minutieusement exacte du texte

masoréthique, chose plus importante qu'il ne semble au premier abord. Nombre de formes et de phénomènes sont mieux expliqués ou expliqués pour la première fois. Les sections concernant le verbe et surtout le nom ont été ou complétées ou avantageusement remaniées, en particulier les paragraphes traitant des paradigmes du nom et de la formation du féminin. La partie la plus défectueuse de la grammaire c'était jusqu'ici la syntaxe : la distinction capitale entre propositions nominales et propositions verbales brillait par son absence; les exemples cités à l'appui de telle ou telle règle n'étaient pas toujours des mieux choisis, et il n'était pas rare d'y rencontrer les vestiges d'une exégèse surannée. Sous ce rapport encore, la nouvelle édition constitue un notable progrès, et à ce propos M. Kautzsch rend un juste hommage au mérite des commentaires de M. Delitzsch. Ajoutons que l'introduction, qui traite des langues sémitiques en général et de l'histoire de la langue hébraïque, a été également remaniée pour être mise d'accord avec l'état actuel de nos connaissances, et que M. Euting, bibliothécaire à Strasbourg, un des hommes les plus versés en paléographie sémitique, a enrichi le volume d'une table des alphabets des différentes espèces d'écriture sémitique ancienne.

Ce que nous venons de dire suffira, malgré son caractère nécessairement très sommaire, pour donner une idée de la valeur du travail accompli par M. Kautzsch et des droits qu'il s'est acquis à la reconnaissance de tous ceux qui profiteront de son labeur. N'y aurait-il pas lieu de traduire cette grammaire en français, comme elle l'a déjà été plus anciennement en anglais? Il est naturel de poser cette question, et elle s'est posée en effet à plus d'une reprise. Celui qui entreprendrait ce travail ferait une œuvre assurément méritoire. Cependant il nous paraît, — et nous ne sommes pas seul de cet avis, — que pour l'enseignement tel qu'il est généralement organisé et limité dans nos gymnases ou nos classes préparatoires, un livre plus élémentaire, moins complet, moins chargé de détails serait préférable. Gesenius, sous sa forme actuelle, dans la dimension qu'il a fini par acquérir d'édition en édition, a cessé d'être un *Elementarbuch*, et c'est avec raison que ce titre traditionnel a été éliminé de l'édition nouvelle. L'ouvrage n'en a que plus de prix, sans doute, pour les hébraïsants qui n'en sont

plus au premier degré, pour ceux qui, sans faire de l'hébreu leur spécialité, désirent se perfectionner dans la connaissance de cet idiome et continuer sérieusement l'étude du texte de l'Ancien Testament. Mais il est permis de croire que, au temps où nous vivons, ceux qui sont dans ce cas savent assez d'allemand pour être en état de consulter la grammaire dans l'original.

En terminant ce compte rendu il ne sera pas inutile de signaler la nouvelle édition (la 8e) du *Dictionnaire hébreu-allemand* de Gesenius[1]. M. le professeur Dietrich, de Marbourg, qui l'avait réédité en dernier lieu (1868), ayant dû se récuser pour cause de santé, le travail de révision a été confié à MM. Mühlau et Volck, professeurs de théologie à Dorpat, disciples, eux aussi, de M. Fleischer. Entre leurs mains compétentes l'ouvrage a subi une véritable refonte et, pour autant qu'un usage de quelques mois nous permet d'en juger, il y a considérablement gagné. On doit le préférer sans hésitation au Lexique de Fürst, réédité en 1876.

H. V.

PH. BERGER. — ISRAEL ET LES PEUPLES VOISINS [2].

« A quoi servent ces études hébraïques auxquelles on donne tant de temps dans nos facultés de théologie protestantes ? » Voilà une question que plusieurs, sans doute, formulent *in petto*, et que quelques-uns, moins timides, posent çà et là sur un ton plus ou moins dubitatif. A quoi bon initier les étudiants à tous les mystères du *daguesh* et du *sheva* mobile ou quiescent ? Est-il vraiment indispensable, pour se faire une idée exacte de l'histoire d'Israël, de sa littérature et de ses institutions politiques et religieuses, d'éplucher mot pour mot tant et tant de chapitres du texte original, de s'embarrasser de l'opinion de trente-six com-

[1] *Wilhelm Gesenius' hebräisches und chaldäisches Handwörterbuch über das Alte Testament.* 8e Auflage, neu bearbeitet von F. Mühlau und W. Volck, ord. Prof. der Theol. an der Univ. Dorpat. — Leipzig, F. C. W. Vogel, 1878. — XL et 979 pag. gr-8. (Prix 15 marcs.)

[2] *Séance de rentrée des cours de la faculté de théologie protestante de Paris, le 7 novembre 1878.* Discours de M. le doyen Lichtenberger. Leçon d'ouverture de M. le prof. Ph. Berger. — Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878. 28 pag., gr. in-8.

mentateurs juifs, allemands ou hollandais, de s'enfoncer dans le dédale de toutes les questions de critique? Le peuple hébreu, d'ailleurs, mérite-t-il tout l'honneur qu'on lui fait? La place qu'on assigne à l'étude de sa littérature dans l'enseignement théologique n'est-elle pas hors de proportion avec le rôle qu'il a joué en réalité dans le monde ancien? Ne pourriez-vous pas, sans inconvénient, remanier vos programmes et consacrer à d'autres disciplines trop négligées, à l'étude comparée des religions par exemple, une partie du temps que vous dépensez en grammaire hébraïque et en exégèse de l'Ancien Testament?

M. Ph. Berger, chargé des cours d'hébreu à la faculté protestante de Paris, a abordé cette question de l'importance de l'étude de l'Ancien Testament dans la leçon d'ouverture qui fait l'objet de cette notice. Il l'a abordée par son côté le plus actuel et, à vrai dire, le seul sérieux ; car l'idée de ceux qui prétendent faire une étude scientifique de l'histoire et de la littérature israélites sans avoir commencé par l'étude du langage, mérite à peine une réfutation. De récents exemples prouvent, ce que chacun pouvait se dire *a priori,* c'est que « parler du judaïsme sans connaître l'hébreu, c'est s'exposer à déraisonner, quelque science qu'on ait du reste. » (Pag. 14.) Une question, en revanche, qu'il vaut la peine d'étudier, c'est celle de savoir quelle est la supériorité du peuple hébreu sur les autres peuples de l'antiquité, et comment se justifie l'intérêt tout particulier que nous vouons à l'histoire d'Israël. C'est à cette question que s'est arrêté M. Berger, et, pour circonscrire son sujet, il s'est attaché à mettre les Israélites en présence de leurs voisins immédiats, Phéniciens, Moabites, etc.

Même ainsi circonscrit, le sujet pouvait difficilement être traité, avec tous les développements qu'il comporte, dans un discours académique d'une durée nécessairement fort limitée. Aussi l'auteur n'a-t-il pas la prétention de l'avoir épuisé. Tout en indiquant la solution qui résulte pour lui de ses études personnelles, il fait mieux encore que d'apporter des solutions. « Le premier devoir de la science n'est-il pas de bien poser les termes du problème? » Ce devoir, M. Berger s'en est acquitté avec courage, en parfaite connaissance de cause et avec une louable netteté.

Le problème, en effet, se pose aujourd'hui dans des termes

sensiblement différents de ceux auxquels une tradition séculaire nous avait habitués. « La critique a dépouillé l'histoire du peuple juif de tous les vêtements d'emprunt qu'on avait successivement jetés sur ses nudités... » (Pag. 28.) L'histoire d'Israël y a-t-elle perdu ? Nous ne le pensons pas ; bien au contraire, ce « dépouillement » n'en fait que mieux ressortir la grandeur et l'originalité. Le tableau que nous présente l'histoire scrupuleusement interrogée, c'est celui d'un peuple vivant de la vie commune, partageant la fortune de tous les peuples de l'Asie occidentale, parlant la même langue que ses voisins et se servant de leur écriture ; d'un peuple qui, dans les luttes qu'il ne cesse de soutenir pour défendre son coin de terre, a recours aux mêmes armes et aux mêmes procédés que ses adversaires. (Pag. 17 et 18.) Mais par sa religion, du moins, Israël se distinguait des autres peuples ? Oui, sans doute ; cependant, à cet égard encore, l'impitoyable histoire a profondément modifié les idées reçues. Il faut bien se résigner à le reconnaître, l'abîme que la religion a fini par creuser entre juifs et païens est pendant longtemps presque imperceptible. Ce qui règne chez le peuple hébreu de la réalité, ce n'est pas ce monothéisme absolu qu'on faisait remonter à Abraham, c'est une religion mélangée d'éléments très divers, qui ressemble beaucoup à un véritable polythéisme. (Pag. 20.) Il y a une mythologie hébraïque (pag. 21), non seulement en ce sens que les Hébreux adoptaient avec une grande facilité les dieux de leurs voisins, mais que la religion nationale elle-même n'était pas sans attache avec celles des nations voisines. La centralisation du culte ne fit pas disparaître les cultes locaux qui conservaient les traces d'une religion qui n'a rien d'israélite. Dans le temple même, le culte était loin d'être aussi spiritualiste qu'on se le figure souvent. (Pag. 22.) Bien plus, le nom de Jéhovah lui-même n'échappe peut-être pas à la mythologie comparée. (Pag. 23.)

D'où vient donc que l'histoire de ce petit peuple, en apparence si semblable à ses voisins, a, dans son ensemble, une grandeur et une unité qu'on chercherait vainement ailleurs ? Comment dans un pareil milieu a pu naître une littérature telle que la littérature israélite ? La clef de cette énigme doit se chercher dans le phénomène remarquable du prophétisme qui, malgré la place que l'ido-

lâtrie occupait dans la vie de la nation, n'en domine pas moins toute l'histoire du peuple hébreu. Il est vrai que le prophétisme, lui aussi, a des points d'attache dans l'histoire ; chez les prophètes israélites nous trouvons des éléments qui les rapprochent des devins d'autres peuples, certains traits qui font ressembler parfois leur état d'inspiration à celui des prophètes de Baal. Néanmoins, le prophétisme israélite s'élève infiniment au-dessus des phénomènes de même ordre que présentent les autres religions. Il s'en distingue par la source de son inspiration. (Pag. 24.)

« Toute l'activité des prophètes peut se résumer en un mot : la guerre à l'idolâtrie, guerre qu'ils ont poursuivie sans trêve ni relâche, par leur conduite politique comme par leur prédication, et dans laquelle ils étaient inspirés et soutenus par l'idée qu'ils se faisaient de Dieu, ou, pour mieux dire, par le sentiment de leur union avec Jéhovah »... « Le prophète fait la guerre à l'idolâtrie, parce que son Dieu qui remplit son cœur est tout, et ne laisse de place pour aucun autre... Mais en même temps il n'est pas une idée abstraite, c'est le Dieu qui parle à la conscience,... dont il sent la main dans la direction des événements comme dans les moindres actes de sa vie : c'est le Dieu vivant. » (Pag. 26.) Cette foi au Dieu vivant, dont les conséquences ne se sont révélées que peu à peu à l'esprit des prophètes, a dû exister en germe chez les premiers d'entre eux. Existait-elle avant eux ? La réponse est difficile à donner parce que la plupart des textes sur lesquels on pourrait s'appuyer ont été écrits sous l'influence prophétique. Une chose est sûre : « le prophétisme n'est pas né de rien, et il a dû prendre un point d'appui si ce n'est dans les doctrines, du moins dans les dispositions et dans l'éducation religieuse du peuple. » L'idée monothéiste, même à l'époque de David, n'était peut-être pas très répandue, elle pouvait être « imparfaitement comprise par ses partisans mêmes. comme le christianisme l'a longtemps été par les premiers disciples, mais elle existait et elle faisait la loi. cela est nécessaire pour l'intelligence du prophétisme. » Quoi qu'il en soit, « c'est la foi au Dieu vivant qui a fait le peuple d'Israël et qui a inspiré sa littérature et son histoire,... c'est elle qui en fait l'unité et qui rattache tout le développement prophétique aux origines mêmes du peuple hébreu. Le fait qui est le fon-

dement de son unité politique est un fait religieux plus encore que politique, et c'est la religion du peuple d'Israël qui l'a fait ce qu'il a été. » (Pag. 27, 28.)

Tel est en résumé le discours de l'honorable professeur de Paris ; nous en avons reproduit les principaux traits en lui empruntant autant que possible ses propres termes. Il y aurait dans ces quelques pages ample matière à discussion, et l'on comprend sans peine que cette leçon d'ouverture ait pu causer quelque émoi dans une partie de l'assistance que la solennité académique du 7 novembre dernier avait réunie dans l'ancien collège Rollin. Elle a dû étonner certains auditeurs, moins encore par les affirmations inaccoutumées qu'elle renferme, que par les choses qu'elle passe sous silence (par exemple le rôle que la tradition fait jouer à la législation dite mosaïque) et par les questions qu'elle laisse plus ou moins en suspens (par exemple celle de l'origine historique de cette foi au Dieu vivant qui était l'âme du prophétisme). Même ceux qui partagent en principe le point de vue historique et critique auquel s'est placé M. Berger auraient des réserves à faire sur plus d'un point. Ainsi il nous semble qu'après le travail si approfondi de M. le comte Baudissin, la question du nom de Dieu *Iao* peut être considérée comme liquidée, et que prendre au sérieux l'hypothèse qui consiste à voir dans Jéhovah le soleil bienfaisant par opposition à Baal, le soleil torride, c'est lui faire beaucoup d'honneur. Ainsi encore nous pensons que, même au point de vue scientifique, la personnalité de Moïse, le premier des prophètes, a été par trop reléguée dans l'ombre, et qu'il n'est pas très exact de dire que toute l'activité des prophètes se résume dans la guerre à l'idolâtrie. Le prophétisme, selon nous, poursuivait un idéal moins négatif que celui de l'extermination des idoles. Nous aurions également désiré voir aborder plus directement la question de savoir pourquoi c'est chez le peuple hébreu, et non pas chez telle autre tribu voisine de même race, et présentant des caractères à bien des égards analogues, que s'est développée cette religion plus pure, cette notion de Dieu « la plus épurée qu'ait connue l'antiquité, » pour employer une expression de M. Renan. Sur ce point, la science n'a pas de réponse satisfaisante. La théorie du monothéisme par instinct de race est mise

généralement *ad acta*, et avec raison; mais ce qu'on a essayé de mettre à sa place ne vaut guère mieux. A moins de suspendre indéfiniment son jugement et de s'enfermer dans un scepticisme systématique, il faut bien adopter la réponse de la foi : c'est que le Dieu vivant s'est révélé à la conscience de certains hommes d'élite au sein de ce peuple qui était lui-même providentiellement prédisposé à devenir « le peuple de la religion. »

Mais, encore une fois, M. Berger a tenu avant tout à bien poser les termes du problème sur le terrain scientifique. Et, ainsi qu'il le dit fort bien (pag. 28), « n'est-ce pas avoir fait un pas vers la solution que d'avoir rendu sa véritable physionomie à ce peuple auquel on avait donné une figure de convention, assez semblable à ces traits, tantôt fades et doucereux, tantôt barbares, sous lesquels l'imagerie religieuse nous représente les saints? » En tout cas, l'histoire d'Israël a beau, par suite des travaux de la critique moderne, se présenter sous un jour à bien des égards différent de celui que projetait sur elle la lumière de la tradition; les opinions ont beau être flottantes sur la question spéciale des origines du monothéisme et du prophétisme israélites : la supériorité religieuse d'Israël sur les autres peuples est un fait qui subsiste aussi incontestable que jamais. L'histoire de ce peuple persiste à avoir pour nous un intérêt tout autrement vif et profond, un intérêt, si l'on peut ainsi dire, bien plus personnel que celui que nous apporterions à l'étude de l'histoire des Moabites, des Phéniciens ou des anciens Arabes, si un accident heureux nous avait conservé leur littérature. (Pag. 15.) Aussi l'étude de l'hébreu et de l'Ancien Testament continuera-t-elle encore longtemps à occuper dans nos facultés de théologie la place que lui ont donnée ou rendue nos glorieux réformateurs. Puissent seulement, dans cette branche de l'enseignement comme dans les autres, la culture scientifique et l'intérêt religieux ne faire jamais divorce. C'est le vœu que nous formons en particulier pour la jeune faculté de Paris, en la félicitant cordialement des résultats qu'elle a déjà obtenus pendant sa première année scolaire, et en lui souhaitant un long et heureux avenir, pour le plus grand bien de ces nobles Eglises de France et pour celui du protestantisme de langue française tout entier.

H. V.

La Bible annotée [1].

Nous nous bornons, pour le moment, à enregistrer l'apparition du premier fascicule de ce commentaire qui aspire à être « à la fois populaire et suffisamment scientifique pour mettre le lecteur en mesure de faire de la Parole de Dieu une étude éclairée et raisonnée. »

Ce premier cahier comprend, outre l'avant-propos : 1° une introduction générale sur les prophètes de l'Ancien Testament, avec une table chronologique pour la période des prophètes; 2° une introduction spéciale au livre d'Esaïe; 3° la traduction annotée d'Esa. I, 1 à X, 16, les notes étant placées, en deux colonnes, au-dessous du texte. Il renferme, en outre, une vue des environs de Jérusalem du côté de l'ouest; une page de gravures représentant les objets de toilette et les ornements énumérés dans Esa. III, 18-23; une vignette dans le texte (grotte et réservoir de Siloé, Esa. VIII, 6) ; enfin une carte de la Terre-Sainte, renfermant les noms de villes et de pays mentionnés dans les prophètes et les hagiographes. — L'ouvrage entier se composera d'une trentaine de livraisons, formant cinq ou six volumes.

La *Revue* reviendra plus tard sur cette intéressante publication et lui vouera l'attention qu'elle mérite.

REVUES

Notre prochain numéro donnera le sommaire de la première livraison de 1879 des principaux périodiques étrangers. Pour aujourd'hui, nous éprouvons le besoin de consacrer au moins quelques lignes à la mémoire de deux revues théologiques, d'entre les plus importantes, qui viennent de terminer leur carrière. La *Zeitschrift für die gesammte lutherische Theologie und Kirche* et les *Jahrbücher für deutsche Theologie* cessent de paraître avec la nouvelle année. Ce double événement, car c'en est un, rend en quelque sorte plus sensibles les pertes exceptionnellement nombreuses que la mort est venue infliger

[1] *La Bible annotée,* par une société de théologiens et de pasteurs. — I. *Ancien Testament :* Les prophètes. Paris, Sandoz et Fischbacher. Neuchâtel, J. Sandoz. Genève, Desrogis. — Fascicule 1, novembre 1878. v et 88 pages grand in-8.